

Réflexions sur la musique

Les concerts sont des lieux où la sensibilité moderne se révèle le mieux. Avant que s'élèvent les premiers accords, la foule n'est là, comme ailleurs, qu'un papillotage d'individus ternes ou brillants, les uns éteints par l'âge ou la maladie, les autres allumés par la vanité. Mais dès que la musique s'empare du silence, cette foule devient une glaise docile aux doigts d'un sculpteur, un seul corps formé dans des bras invisibles. Si tous ceux qui sont là étaient proprement des amateurs de musique, l'atmosphère de ces salles serait moins trouble et moins chaude ; elles n'auraient pas ce caractère ambigu, qui en fait presque de fausses églises. Que sont-ils, ces auditeurs sur le visage desquels ce n'est pas de l'attention, mais de l'abandon qui se marque ? Ce sont des vivants fatigués de leur propre vie, qui après avoir traversé une semaine aride, arrivent enfin aux fontaines où ils peuvent boire. La musique est aujourd'hui le plus actuel des arts, le seul dont le sceptre couvre des foules, parce qu'elle seule répond à la lassitude et au désarroi de l'homme moderne. Tous ceux qui, dans ces concerts, se livrent à elle, elle les ramène, en amont de leur propre vie, aux sources de leur nature. Elle leur fait croire que le cœur est plus riche que leur histoire ; ils s'augmentent et ils se défient, ils se fuient et ils se retrouvent ; ils prennent de nouveau connaissance d'eux-mêmes, non point sur les obstacles où leurs efforts avortent, mais dans un monde enchanté où ils n'ont que des sentiments infinis, que des aventures faciles et fastueuses, et où tout en eux devient abondant, jusqu'à leurs chagrins les plus secs et les plus stériles. La musique ne console si bien les vaincus que parce qu'elle les trompe sur leur nature.

La littérature est bien différente. Tandis qu'elle nous ouvre les portes des plus hauts plaisirs, encore faut-il que nous nous soyons mis nous-mêmes en état de les éprouver, que nous nous soyons dépêtrés d'abord des vils tracassés, nettoyés des soucis vulgaires. On sait que Machiavel, durant sa disgrâce, quand il avait passé sa journée à faire des ribotes à Fauberge, avec les rustres du pays, revêtait, le soir, son costume d'apparat pour lire les auteurs illustres de l'antiquité. Ce changement de toilette est l'emblème de ce que les grands esprits, quand nous voulons commercer avec eux, attendent de nous. La littérature demande des hommes qui arrivent au loisir avant d'être abêtis par la fatigue ; une telle lecture est un des plaisirs les plus actifs qui soient ; nous y exerçons toutes les facultés de notre âme et de notre esprit. Enfin, s'il est dans les œuvres littéraires une part de féerie, il est une autre part de connaissance, et cette connaissance perce d'un rayon meurtrier toutes les illusions que nous pouvons nous faire sur nous-mêmes et sur les autres. La littérature nous pousse vers la conscience ; ouverte à tout ce qu'il y a d'hommes qui s'élèvent, elle ne délivre vraiment que les plus forts. La musique, au contraire, prend l'homme en quelque état qu'il se trouve, las, épuisé, dolent, sans pensée, elle le traite en enfant, et comme les nourrices qui, en versant doucement l'âme de leur poupon au néant du sommeil, lui chantent tout bas qu'il est la merveille des merveilles, elle dit à ceux qu'elle berce que nul n'a bien connu tout ce qu'ils sont et tout ce qu'ils valent. La littérature, au moment de nous accueillir, exige de nous certains apprêts, et d'autre part, parmi les plaisirs qu'elle nous procure, ne nous flatte pas. La musique nous flatte immensément et n'exige rien.

S'il fallait montrer que ces auditeurs des grands concerts sont bien plus adonnés à la musique même qu'à l'art musical, les preuves ne manqueraient pas ; déjà la composition des programmes en fait foi. De vrais amateurs seraient plus curieux d'œuvres différentes. Ceux-ci, au contraire, ne se lassent pas de celles qui leur ont été sacrées. Beethoven est le père nourricier de ces foules, parce qu'en effet son humanité est indispensable. Ce qu'il a même de populaire ne fait que l'associer plus étroitement à la multitude. Beethoven est un grand roi sans être un grand prince. Il souffre comme tout le monde et pour tout le monde. Ces souffrances sans secret, mais sans égoïsme, ces joies un peu trop publiques, mais aussi cette façon sublime de quitter son propre chagrin pour s'intéresser au bonheur des autres, ces départs ingénus vers une vie nouvelle, après des douleurs où tout l'être semblait épuisé, ces consolations qui passent sur l'âme comme un souffle tiède sur un pays ravagé, voilà par quelles attaches le géant paternel s'unit au peuple des hommes.

Telles étaient mes réflexions, tandis qu'autour de moi la foule abandonnée à la musique ressemblait à ces plantes d'eau si flottantes qu'elles restent à peine attachées au point où est leur racine. Je regardais les visages de ceux qui m'entouraient, admirant comment le même charme se diversifiait en eux, de sorte qu'étant tous atteints par la magie de la musique, chacun se resserrait sur son ivresse secrète. Sans doute ai-je moi-même mêlé mes rêves aux leurs jusqu'à ce moment où les derniers accords, cruellement décisifs, tranchent l'étoffe merveilleuse.

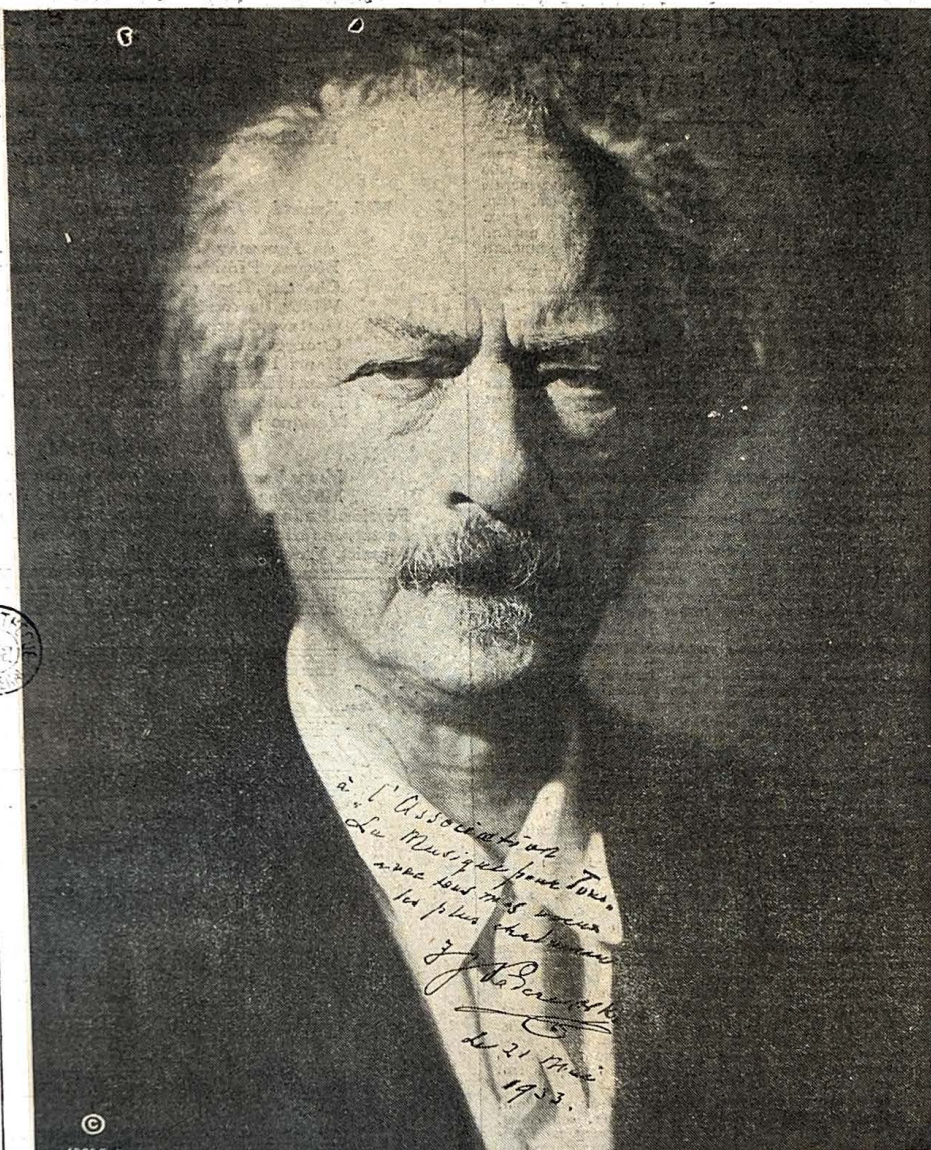
Abel Bonnard,
de l'Académie française.

M. PADEREWSKI ET LA MUSIQUE POUR TOUS

Le vénéré maître Paderewski, avant de quitter Paris, a fait remettre à la Musique pour Tous la belle photographie ci-contre.

Une dédicace d'une telle valeur aurait pu suffire, mais le cœur généreux du grand philanthrope n'eût pas été satisfait. M. Paderewski nous a fait l'honneur de s'inscrire comme membre bienfaiteur de notre association.

Qu'il veuille trouver ici l'expression de notre reconnaissance émue.



En écoutant Paderewski à Versailles

— Que les temps sont changés ! pouvaient avec raison s'écrier les invités qui se pressaient, se poussaient, se bousculaient dans le Salon d'Hercule, au château de Versailles, pour entendre Paderewski interpréter du Chopin au profit de l'Œuvre Saint-Casimir. On n'avait guère fait de musique dans ce salon depuis 1805, lorsque le tsar Nicolas II entendit un concert donné en son honneur. En ce temps-là la Pologne...

Mais là n'est pas la question. Il faut avoir vu ce vieillard à cheveux blancs, dont la personnalité exerce sur tous ceux qui l'approchent un prestige à nul autre pareil, entré, calme, digne, grand, lui-même enfin ! dans cette pièce où les ors, les lambris, les lourds brocards témoignaient qu'une royauté avait vécu là... Cette apparition empruntait à l'ambiance quelque chose de si rare qu'on sentait dans la foule passer comme un frisson.

Et tout de suite, sans ménager ses effets, sans

attendre même qu'un silence complet se fût rétabli, Paderewski attaqua la *Ballade en fa mineur*. On aurait dès lors pu penser qu'il faisait corps avec son instrument, tellement il le maniait à sa guise, tantôt lui imposant sa force de vainqueur, tantôt le frôlant d'une caresse immatérielle...

Le *Nocturne en sol majeur*, la *Sonate* et la *Marche Funèbre*, trois études, le *Scherzo en ut dièse*, la *mêlée Polonoise en mi bémol mineur*, des *mazurkas*, des *valse*, toute l'œuvre de Chopin en raccourci ! Des accents guerriers, des plaintes étouffées, une poignante mélancolie là où s'envolaient jadis de mièvres menuets...

Lorsque, sur un accord final, le Maître se fut levé, on applaudit, on cria, on trépigna. Mais lui, heureux d'avoir pu se donner pour soulager quelques misères, salua très simplement et sortit très vite, comme si la dernière note avait marqué la limite de sa bienheureuse tâche...

W. G.

Une opinion de Tchaïkowsky

Lettre de Tchaïkowsky à une amie russe en résidence à Paris.

Paris, le 27 février 1884.

« Vous remarquerez très justement que les Français sont devenus wagnériens. Pourtant dans leur enthousiasme pour Wagner, devenu tel qu'ils négligent Berlioz lui-même (l'idole du public des concerts parisiens dans ces dernières années), dans cet enthousiasme, il y a quelque chose d'artificiel et de surfait. Je ne pourrai jamais croire que *Tristan et Yseult*, opéra si insupportable et si ennuyeux à la scène, puisse enthousiasmer le public français...

Ce ne serait pas étonnant qu'ils mettent au répertoire d'excellents opéras comme *Lohengrin*, *Tannhäuser* et le *Vaisseau Fantôme*. Ces opéras, créés par un maître de premier ordre, doivent être mis à leur rang tôt ou tard. Au contraire, les opéras de la dernière manière sont pleins de mensonges et faux dans leur principe, ils leur manque la simplicité et la vérité artistique, ils ne peuvent tenir qu'en Allemagne, où le nom de Wagner est devenu le symbole du patriotisme allemand.

TCHAIKOWSKY.

Cette lettre, extraite des *Petits côtés amusants de la vie musicale*, de M. Arthur Dandelot, donne singulièrement à réfléchir sur la fragilité des opinions humaines. Tchaïkowsky n'a dit juste que dans toute dernière ligne.